

l'hypothèse de la sélection naturelle, selon laquelle ne survivent que les individus dotés des traits les plus avantageux.

Dans les années 1920, sous l'influence des lois de l'hérédité du moine tchèque Gregor Mendel (1822-1884) et des idées de biologistes tels que le botaniste néerlandais Hugo de Vries, l'Américain Thomas Morgan a inventé, à partir de ses travaux sur la mouche drosophile, la théorie du gène comme support de l'hérédité. Dans les années 1930, un nouveau courant, la théorie synthétique de l'évolution, rassemble les acquis du darwinisme, de la génétique formelle de Morgan et de la génétique des populations [selon ce versant statistique de la théorie de Morgan, toute population isolée est un réservoir de gènes doté de caractéristiques propres]. Le cadre général explicatif proposé par la théorie synthétique de l'évolution reste d'actualité

aujourd'hui. Enfin, le support des gènes, l'ADN, est découvert en 1944 et la biologie moléculaire se développe dans les années 1960. S'impose alors la théorie du code génétique, de la duplication de l'ADN et de la synthèse des protéines.

Dans cette histoire, la science naturelle des êtres humains a toujours occupé un statut à part. Alors que Darwin s'intéressait avant tout aux animaux non humains, et a différé l'application de ses théories à l'homme jusqu'en 1871, de telles recherches constituaient la chasse gardée de l'anthropologie dite physique. Cette discipline visait l'étude des races humaines par la mesure des crânes, puis par celle des caractéristiques sanguines, et intégrait de façon annexe les faits culturels (langues, mœurs...).

À l'issue de la Seconde Guerre mondiale, l'anthropologie physique s'est scindée en

L'AUTEUR



Régis MEYRAN, docteur de l'EHESS, est anthropologue et historien de l'anthropologie. Il a publié

Le mythe de l'identité nationale (Berg international, 2009) et collaboré au *Dictionnaire historique et critique du racisme* (PUF, 2013).

À ÉCOUTER

Jeudi 6 juin, Régis Meyran reviendra sur la controverse qui entoure la sociobiologie dans l'émission *La marche des sciences*, sur France Culture de 14h à 15h. www.franceculture.com



1. DURANT LA CÉRÉMONIE DES MORTS chez les Yanomami, un peuple d'Amazonie, des guerriers en costume traditionnel paradenent en poussant des cris gutturaux en l'honneur des morts. À l'aube, toute la tribu va

manger les cendres des morts. S'appuyant sur son étude des Yanomami, le sociobiologiste Napoleon Chagnon soutient que la violence est un avantage adaptatif sélectionné au fil de l'évolution des humains.

Glossaire

Darwinisme

Ce terme désigne la théorie de la sélection de Darwin, selon laquelle les espèces évoluent par accumulation d'avantages adaptatifs.

Génétique des populations

Cette discipline étudie les pressions évolutives exercées sur l'ensemble des gènes d'une population isolée.

Théorie synthétique de l'évolution

Cette théorie rassemble la théorie darwinienne, la génétique et la génétique des populations.

Darwinisme social

Ce courant apparu en marge du darwinisme a tenté d'expliquer les comportements humains par la survie du plus apte.

Anthropologie sociale et culturelle

Ce courant étudie l'homme indépendamment de ses traits biologiques.

Anthropologie biologique

Ce courant prend en compte la génétique des populations et la théorie synthétique de l'évolution.

Sociobiologie

Ce courant postule que la culture est déterminée par les gènes.

Psychologie évolutionniste

Cette discipline vise à expliquer les traits psychologiques humains par la théorie de l'évolution.

une anthropologie biologique, qui prend en compte les résultats de la génétique des populations puis de la théorie synthétique de l'évolution, et une anthropologie sociale et culturelle. Issu de l'ethnologie des années 1930, ce courant se désintéresse des facteurs physiques : l'être humain est une page blanche sur laquelle vient s'imprimer la culture.

Enfin, en marge de cette grande séparation sur l'étude des groupes humains, un courant fondé par le philosophe anglais Herbert Spencer (1820-1903), le darwinisme social, a tenté d'expliquer les comportements humains par la « survie du plus apte ». Le darwinisme social, contre lequel Darwin s'est insurgé publiquement, engendra l'eugénisme, théorisé par Francis Galton (cousin de Darwin). Ce courant de pensée s'opposait aux lois sociales afin que les lois de l'évolution puissent s'appliquer librement aux humains et, par conséquent, « améliorer » les races humaines.

Une coévolution des gènes et de la culture ?

Discrédités par les abominations nazies, le darwinisme social et l'eugénisme ont peu à peu disparu du champ scientifique, mais, dans les années 1970, un nouveau courant, la sociobiologie, s'empare de la question des relations entre gènes et culture. À cette époque, il est devenu banal d'affirmer que les êtres humains ont des capacités mentales déterminées par l'évolution, qui les prédisposent au langage ou à la vie en société. On s'interroge plutôt sur la façon dont la culture s'articule avec les déterminismes génétiques.

À partir des années 1980, de nombreux chercheurs postulent l'existence d'une « coévolution » des gènes et de la culture : l'évolution des gènes humains a permis l'apparition de faits culturels, lesquels ont eu en retour un impact sur l'évolution des gènes. L'idée est présente en génétique des populations, en sociobiologie ou en linguistique, mais derrière cette formulation commune se trouvent des conceptions opposées des rapports entre gènes et culture.

Pour le généticien des populations italien Luigi Luca Cavalli-Sforza et le linguiste australien Nicholas Evans, les groupes humains

ont habité des niches écologiques distinctes, grâce à leurs capacités d'adaptation décuplées par l'innovation culturelle ; puis la plasticité de leur cerveau (une dotation génétique) a permis que des informations essentielles se transmettent par la culture ; en retour, la culture a influencé les caractéristiques génétiques du groupe. En 10 000 ans, une telle coévolution entre l'adoption d'un mode de vie pastoral et l'accroissement de la tolérance au lactose aurait permis aux humains de consommer le lait des vaches qu'ils élevaient. Cette idée est toutefois critiquée par d'autres chercheurs, tel le biologiste évolutionniste Richard Lewontin, pour qui la culture n'évolue pas à la façon des organismes vivants : l'analogie entre transformations culturelles et évolution darwinienne n'a pas été suffisamment étudiée pour être utilisée.

Les sociobiologistes, quant à eux, postulent une coévolution guidée par la génétique, car selon eux, les conduites sociales des humains sont déterminées par leurs gènes. Cette thèse, synthétisée dès 1975 par l'entomologiste américain Edward Wilson, professeur à Harvard, dans un ouvrage au succès médiatique retentissant, *Sociobiology: The New Synthesis*, fut critiquée par nombre d'anthropologues culturels et de biologistes. Selon eux, la sociobiologie est une nouvelle forme de darwinisme social : elle contredit les idées de Darwin et la théorie synthétique de l'évolution en défendant une explication évolutionniste des plus spéculatives, non applicable aux humains, car trop simpliste. Pourtant, un nouveau courant était né, qui allait faire de nombreux émules et entendait réformer de fond en comble tant les sciences du vivant que les sciences sociales.

Ses hypothèses, à commencer par l'idée que tout comportement se réduit à sa dimension biologique, sont parmi les points les plus controversés de la sociobiologie. Prétendant ne porter aucun jugement moral, les sociobiologistes supposent que certaines variations génétiques sont responsables de traits de caractère tels que le conformisme, la malveillance ou l'homosexualité. Ce que réfuta notamment le paléontologue américain Stephen Jay Gould dès 1977 dans son ouvrage *Darwin ou les grandes énigmes de la vie* :